

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

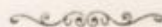
Chaumont

Limoges, [1858?]

IV.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

IV.



La Mer du Nord. — Coucher de soleil. — Une tempête de nuit. — Bains de Scheveningen. — Une fête aux flambeaux. — L'avenue de feu. — Carrosses et pataches. — Voyage en trekschuites. — *Delft*. — La tombe du Taciturne. — La victime et l'assassin. — Un Hollandais oublié sur la terre par le ciel. — L'hôtel du Lion-d'Or. — Le genièvre. — *Rotterdam*. — La petite maison d'un grand homme. — Où l'on voit que Gargantua n'est pas un être idéal. — Magnificence d'une ville aux cent bras. — Ce qu'on ne voit qu'à Rotterdam. — Encore une rencontre sur le steamer de la Moselle. — *Dordrecht*. — Derniers aspects de la Hollande. — La douane belge.

Delft, septembre 1853.

MADAME,

Je suis désespéré de vous faire savoir que madame D..... et son fils ont été et sont encore assez indisposés pour ne pas vous écrire. Ils ne veulent pas vous mettre dans l'inquiétude par leur silence, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je prends leur place et vous tiens au courant des différentes circonstances du voyage que nous faisons ensemble.

Ce qui a surtout contribué à fatiguer madame D..... est une fête dont La Haye a été le théâtre ces jours derniers.

Nous avons été le matin visiter la ville; puis nous nous étions rendus à une revue de troupes de la garnison; après la revue notre guide nous avait conduits à un château du roi, au bois, parc voisin de sa ville, comme notre bois de Boulogne est à la porte de Paris: si bien qu'à notre rentrée à La Haye, pour faire reposer madame D....., nous avons stationné long-temps sur la place du Plein, au pied de la statue de Guillaume le Taciturne, le héros de la Hollande. J'opinais alors pour que Madame rentrât à l'hôtel et gardât la chambre. Mais il y avait eu fête le matin, à La Haye, et il y avait fête le soir, à Sche-

veningen, et notre Emile tenait à y aller. Madame D.... fit donc effort, pour être agréable à son fils, et nous partîmes.

Pour rendre cette seconde partie de la journée plus commode et plus facile, je choisis une excellente calèche, et fouette, cocher! C'est très-peu de chose, du reste, que le trajet qui sépare La Haye de Scheveningen : une demi-heure de course, tout au plus : et encore une triple allée de vieux arbres, l'une pour les piétons, l'autre pour les carrosses, la troisième pour les cavaliers, partant de la grille de La Haye, appelée *Tolhek*, conduit à ce village. Nous passons devant le château du roi, palais fort ordinaire, et devant une autre statue équestre de Guillaume le Taciturne qui gêne un peu la voie publique, déjà retrécie par une façade gothique moderne, ayant forme de château-fort, et regardant la demeure du roi. De très-nombreux équipages se rendent déjà comme le nôtre à Scheveningen. Le ciel est orageux : un gros vent de l'ouest charrie de lourds nuages gris. La soirée menace d'être quelque peu orageuse.

Arrivés au bout de cette allée, nous rencontrons le joli village de Scheveningen, avec une ancienne église construite en 1550. Lorsque nous avons traversé l'unique rue formée par les maisonnettes des pêcheurs qui composent ce village, le sol s'élève peu à peu : c'est la dune qui commence. Bientôt nous atteignons le sommet de cette dune. Là, le regard s'arrête étonné, et l'on reste muet de surprise. On a devant soi, à ses pieds, la Mer du Nord roulant sur la côte ses vagues mugissantes.

C'est un admirable spectacle, Madame, que celui de la Mer du Nord, ce soir là, car ses lames s'agitent sous la pression d'un vent violent, le soleil se couche dans des nuages de pourpre et de saphirs, en teignant les flots de ses rayons sanglants, et une tempête semble menacer la terre et les eaux de ses fureurs.

Une foule immense de promeneurs va et vient sur la plage unie, douce au marcher, brillante sous les baisers de la mer, et aspire avec délices les émanations salines de l'Océan.

A droite nous voyons deux constructions modernes, *le Kursaal* et *les Bains*. Le *Kursaal* renferme des salons de conversation, un café et des cabinets de lecture. Pendant l'été les bains attirent une foule de visiteurs, et les baigneurs sont groupés sur les terrasses, et à côté des Bains du roi, que décore un fronton grec.

A gauche, le port abrite une quantité de barques de pêcheurs, et sur la plage de petits navires déposent le produit de leur pêche, cabillauds, aigrefins, turbots, soles, raies, tous vivants encore, foulés aux pieds par les gamins, et attendant la criée pour être vendus.

En face, la tempête se forme, car voici des bateaux qui luttent contre les vagues pour se rapprocher de la côte, les uns; les autres, au contraire, paraissent se disposer à partir, et... partent en effet, malgré les reflets sinistres du ciel devenu noir, et taché de sang par intervalles, au fond de l'horizon. On dirait une fournaise d'enfer voilée par d'épais nuages

de noire fumée à l'endroit où le soleil a disparu. Le vent devient si fort et agite si cruellement la vague, que les lames viennent se briser avec rage et furie contre le sable, et que les vaisseaux s'élèvent et disparaissent comme s'ils allaient s'engloutir dans l'abîme.

Où, c'est un admirable spectacle, à cette heure, que cette Mer du Nord, s'agitant sous la violence du vent, sous les coups de la tempête, sous le bras tout-puissant du Créateur.

— Ce fut là que s'embarqua jadis Charles II, après les fêtes que lui offrit La Haye, pour retourner en Angleterre, prendre possession du trône de ses pères... dis-je à Emile.

Mais Emile ne m'écoute pas : il entraîne sa mère sur la plage, au Kursaal, sur le port, partout. Il s'occupe surtout d'observer le triste sort que l'on fait aux chiens de ce pays. Attelés à des charriots par deux, par quatre, on les charge d'énormes poids de marchandises, de poissons, de matériaux, et il faut qu'ils aillent à la ville, ici, là, comme de véritables bêtes de somme. Avec cela, nous dit notre guide, un brave homme du nom de François Barris, on les nourrit si peu, que souvent ils tombent d'inanition, épuisés par la fatigue, l'abstinence et les coups.

Heureusement voici des fanfares guerrières qui se mêlent aux sifflements de l'aquilon, aux éclats du tonnerre qui commence à bondir dans l'espace, et aux murmures de la foule. Nous nous dirigeons aussitôt vers le Kursaal centre de la fête. Hélas! vainement des guirlandes de lanternes chinoises ont été disposées avec art, vainement des pièces d'artifices doivent égayer le mouvement des promeneurs : un vent sans pitié souffle, éteint, siffle, et se rit de tous les efforts. Et cependant mille équipages, berlines, landaus, coupés, calèches, attelages magnifiques vraiment, de la ville et de la cour, arrivent, se succèdent, se pressent, vont et viennent apportant des flots de visiteurs. Nonobstant la mauvaise humeur du ciel la fête se fait : jeux, danses, spectacles, vous savez le programme de ces sortes de circonstances, et je ne vous le détaillerai pas, Madame.

Cependant la nuit est tout-à-fait venue : nuit sinistre sur terre, malgré les flambeaux qui brillent; nuit horrible sur mer, car pas une étoile ne brille aux cieux, et la vague déferle avec un fracas qui brise l'âme, à la pensée des pauvres pêcheurs.

J'appelle alors notre cocher et le guide que nous avons envoyé festoyer en face d'un moka fumeux, et priant madame D.... de songer avant tout à sa santé, je la fais remonter en voiture. Nous redescendons la triple avenue de La Haye. Mais nous avançons à grand'peine, tant est innombrable la foule des véhicules de toutes sortes qui la suivent en tout sens, car figurez-vous que chacun de ses arbres, chacune de ses branches, je dirai presque chacune de ses feuilles se sont changés en lampions, flamboient et font ruisser la flamme. Lustres de feu, portiques de feu, arabesques de feu, orchestres en plein vent, chants et causeries, rires et quolibets, tout cet ensemble, le long des voûtes de verdure

de cette nef magique nous laissent une impression dont le souvenir ne s'effacera pas de long temps. Vous dire le nombre de carrosses, de cabriolets, de pataches, de voitures aristocratiques, de charrettes plébéiennes qui circulent ce soir-là de La Haye à Scheveningen et de Scheveningen à La Haye, serait chose impossible.

Nonobstant le plaisir que put avoir votre amie, Madame, la fatigue de la journée et le brisement de cette soirée orageuse la firent se réveiller malade le lendemain. Par sympathie, mon cher élève se trouva harrassé. Aussi défense de quitter le lit. J'ai vu un médecin : de chez le médecin j'ai couru chez le pharmacien ; et un bon traitement avec lochs et juleps va guérir mes souffreteux.

Pendant qu'ils jouissaient du far-niente du repos, j'ai visité le musée de la capitale de la Hollande. Le palais qui le renferme porte le nom de *Maison du prince Maurice*. Le rez-de-chaussée contient des collections ethnographiques et historiques fort curieuses.

J'y ai vu l'habillement complet que portait S. A. S. le prince Guillaume I, le Taciturne, le 10 juillet 1584, lorsqu'il fut assassiné par Balthazar Gérard, les deux pistolets et la pièce de plomb du meurtrier, la montre antique du prince, sa chemise même toute ensanglantée, et la copie du jugement de Balthazar.

J'y ai vu le fauteuil de prison de J. Olden Barneveldt ;

Un couteau avec lequel les druides faisaient des incisions aux victimes humaines qu'ils dévouaient à Hésus ou à Teutatès ;

Un tambour du roi de Diakura, orné des machoires de ses ennemis ;

Un sceptre antique d'un roi des Parthes ;

Et mille objets historiques ou ethnographiques, du Japon, de la Chine, du monde entier, palanquins, meubles, costumes, pierres, armures, instruments de musique, éventails, parasols, boîtes, coffrets, réchauds, bois de sandal, pendules, bracelets, coupés, cajaks, etc. Je m'explique la richesse de ce musée par ce souvenir, que les Hollandais étaient seuls admis dans le Japon, et ont des relations avec tous les peuples du globe.

Un des conservateurs de ce musée, heureux sans doute de mon étude à tout voir, et devant que j'étais Français, vint très-obligement se mettre à ma disposition, et fut très-courtois à mon endroit, chose dont je lui garde reconnaissance.

Parmi les peintures qui occupent le premier étage, je puis vous signaler, Madame :

Les bourgmestres d'Amsterdam recevant Marie de Médicis à son entrée dans cette ville, par Kreyser ;

Une admirable *Étude d'animaux*, de P. Potter ;

La leçon d'anatomie, par Rembrandt, merveille de l'art ;

Et des Ruisdaël, des Holbein, des Van-Ostade, des Van-Dyck, et des Rubens.

Aujourd'hui, madame D.... va beaucoup mieux ; Emile, par contre, est frais comme

une rose et gai comme un papillon. Aussi faisons-nous une excursion à Delft, d'où je vous écris, Madame.

Nous y sommes venus en *Trekschuite*, par un canal qui fait communiquer Delft et La Haye. Mais vous ignorez ce que c'est que voyager en *Trekschuite* peut-être? Ce n'est pas autre chose qu'aller en galiotte, Madame. La galiotte en France, et le *trekschuite* en Hollande, sont de petits bateaux divisés en deux parties à l'intérieur, et formant un salon d'une part, et une salle d'autre part, que traînent un ou deux chevaux. Il y avait jadis une galiotte fameuse de Mantes à Rolleboise, sur la Seine; et, sur la Marne, il y a encore une galiotte ou bateau-poste de Paris à Meaux. Or, c'est sur un petit bâtiment de ce genre que nous sommes venus de La Haye ici. Je vous assure que l'on ne saurait choisir de trajet plus agréable, pour aller en *trekschuite*, que celui qui sépare ces deux villes. Les bords du canal offre des vues charmantes et variées. Toutes les heures part un *trekschuite*, et le voyage ne dure que soixante minutes.

Delft, *Delphi* ou *Delfium* est une ville de la Hollande méridionale, entre Leyde et Rotterdam, dans une délicieuse situation, sur la Schie, petit fleuve mettant en communication la ville avec le port de mer de Delfshaven. Son origine doit être rapportée à Godefroid le Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, qui ayant conquis la Hollande dont il avait chassé Robert le Frison, fit commencer l'enceinte de Delft, en 1074.

Delft est bâtie d'une manière très-régulière. Un voyageur français la visitant au XVIII^e siècle, disait qu'on l'admirerait davantage si elle n'était pas dans le pays des belles villes. Elle est cependant plutôt jolie que belle, les constructions hollandaises ayant en général quelque chose de plus mignard qu'imposant. Seulement elle est fort triste, et cependant c'est une place de guerre de troisième classe qui devrait avoir quelque mouvement et quelque vie, ce dont elle manque. Elle a été ravagée par deux incendies en 1636 et 1654.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur une grande place, en face de l'église neuve, est un édifice gothique qui mérite quelque attention.

Sur le quai d'un canal, assez près de là, se trouve le *Prinsen-Hof*, *Tour des Princes*, maintenant caserne, mais jadis château de Guillaume le Taciturne. Notre guide nous y conduit.

Ce guide, très-brave homme assurément, a la prétention d'être quelque peu parent de ce Guillaume, et, en effet, si l'épithète de taciturne ne peut lui convenir, il mérite au moins celle de mélancolique, car chaque fois que son métier de guide le force à parler de Guillaume, le bonhomme se pose en saule pleureur, et le voilà qui larmoie des yeux et de la voix.

— C'est ici, nous dit-il en nous faisant pénétrer dans une des salles du *Prinsen-Hof*, et en suivant du doigt des sillons dans une muraille, c'est ici que notre généreux *stathouder* tomba sous le coup de pistolet de son assassin. Voici les traces que la balle meurtrière a

laissées dans la muraille. Ici l'infortuné rendit son âme dans les bras de sa femme, fille de votre Coligny. Là fut arrêté Balthazar Gérards, l'infâme soudoyé de Philippe d'Espagne. C'était le 40 juillet 1584.

Et en guise d'oraison funèbre, le digne guide pousse un sanglot qui retentit dans toute la profondeur de la salle.

Mais il ne nous en conduit pas moins dans l'*Église Neuve*, construite en 1381, et sans nous en vanter le carillon, qui est magnifique, il va chercher gravement le bedeau, nous fait ouvrir, et pénétrant solennellement dans le temple qui est froid à l'œil et au cœur, comme toutes les églises protestantes, il nous mène droit à un superbe mausolée qui occupe la place de l'autel, dans nos sanctuaires.

— C'est là que repose Guillaume I^{er}, prince d'Orange, sauveur de la patrie! nous dit-il.

Et il s'agenouille dans un angle et reste en extase, muet et immobile, comme les statues de marbre du tombeau.

Ce mausolée est soutenu par quatre groupes de colonnes de marbre auxquelles sont adossées autant de figures qui représentent les vertus cardinales. En entrant, on se trouve en face de la statue du prince, assis et couvert de son armure, à l'exception du heaume. Mais au centre, sous le dais que supportent les groupes de quatorze colonnes, le prince est couché sur un sarcophage. Aux pieds du prince en costume de capitaine, se trouve l'effigie d'un petit chien qui lui avait sauvé la vie en l'avertissant de l'approche de deux bandits espagnols qui déjà prétendaient l'assassiner dans son camp, près de Malines, en 1572. Une statue de la Victoire, en bronze, dont le pied ne tient au monument que par l'extrémité du pied, domine le tombeau. Sur les côtés nous lisons cette inscription :

Aeternæ memoriæ Guillelmi, Nassovi, patris patriæ, etc., quem Philippus II, Hispaniæ rex, ille Europæ timor, timuit, non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude nefando sustulit.

Ce sont les Provinces-Unies qui, en 1621, érigèrent ce monument en l'honneur de Guillaume. Il est l'œuvre de Keyzer et Quellinus.

Cependant notre guide s'était relevé, et, comme pour satisfaire aux mânes de Guillaume, à la façon antique, le digne homme nous dit :

— La tête de ce grand homme avait été mise au prix de 25,000 écus d'or et de titres de noblesse. Or, ce fut un Franc-Comtois du nom de Balthazar Gérards, qui ambitionna cette récompense. A peine Guillaume eut-il rendu le dernier soupir, que Balthazar fut arrêté. Après jugement, pour exécuter la sentence, pendant que l'on célébrait les funérailles de la victime avec une pompe extraordinaire, le meurtrier eut la main droite brûlée, et, après l'avoir tenaillé par tout le corps avec des fers chauds, on le coupa en mille morceaux.

— Ainsi fut anoblie sa famille! dit Emile.

— Pas du tout, dit une voix, celle d'un étranger en long manteau que nous n'avions

pas vu s'approcher, pas du tout, car il est un de ses descendants qui obtint du petit neveu de ce Guillaume, que vous pleurez, la reconnaissance des lettres d'anoblissement données à Balthazar Gérards!

.....

Le guide ne répondit rien. L'étranger s'éloigna à pas lents... et nous sortîmes à notre tour, mais non sans avoir vu aussi le tombeau de Hugo Grotius, mort à Rostock, en 1645, qui repose dans cette église.

Dans l'*Ancienne Église*, datant du XI^e siècle, et dont le beau clocher penche beaucoup, nous visitons les tombeaux de l'amiral Tromp, dont j'ai vu l'armure, criblée de balles, hier au musée de La Haye.

Avant de quitter Delft, Emile veut acheter la gravure du tombeau de Guillaume, ce qui flatte beaucoup Barris, devenu plus mélancolique encore depuis la parole étrange du mystérieux personnage de l'église. Pour cela nous entrons dans un magasin de librairie. Figurez-vous au comptoir, Madame, un de ces gros et lourds Hollandais, buveurs de bière et fumeurs de pipe, tels que nous les représente Teniers. Il ne lui manque que le costume du XV^e siècle : à part cela, c'est la même épaisseur, le même sourire, etc. Il a grand'peine à nous comprendre : nous sommes pour lui un monde fantastique. Assurément c'est un Hollandais de 1500 oublié sur la terre par le ciel!



Rotterdam, septembre 1853.

Je continue ma lettre à Rotterdam, où nous sommes depuis hier, Madame. Madame D.... se trouvant complètement remise, nous avons fait au musée de La Haye une nouvelle visite : nous ayons été voir les églises ; Emile, de son côté, a tenu à caresser les cigognes qui errent à l'aventure sur le marché aux poissons, où la ville les entretient, rendant ainsi hommage à ses représentants héraldiques, et enfin, nous avons pris le chemin de fer de Rotterdam.

Le rail-way a d'abord longé pendant quelque temps des jardins et des maisons de campagne : puis s'est montré à notre droite le clocher de la ville de *Riswick*. Ce Riswick est fameux par le traité de paix qui y fut conclu en 1697, entre l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne. Une colonne commémorative marque l'emplacement occupé là jadis par le château du prince d'Orange. Ce fut là qu'on signa le traité.

Après Riswick nous avons revu Delft, son château, ses clochers et le beffroi de son Hôtel-de-Ville.

De Delft nous sommes arrivés à la ville de *Schiedam*, chère cité bien-aimée des buveurs

de genièvre, car on n'y compte pas moins de deux cents distilleries, qui doivent donner la mort à plus de deux mille hommes par année, tant est pernicieuse cette liqueur que de misérables niais aiment avec passion.

Enfin, laissant à notre droite le port de Delft, *Delfthaven*, sur la Meuse qui arrive à la mer, et à gauche le village d'*Overschie*, patrie de l'amiral Piet-Hein, nous entrons dans la gare de la commerçante et industrielle *Rotterdam*.

Rotterdam tire son nom de la petite rivière *La Rotte* qui vient se jeter dans la Meuse. Elle affecte la forme de triangle. Située sur la rive droite de la Meuse, fort large en cet endroit, elle offre un aspect imposant et magnifique surtout du côté de Dordrecht.

Une quantité de canaux, parmi lesquels il faut citer ceux de *Leuve-Harden*, *Oude-Haven*, *Nieuwe-Haven*, qui sont les bras de la Meuse, sillonnent la ville dans toutes les directions. Les quais de ce port immense, le *Wyn*, le *Blach*, celui de *Gueldre*, celui des *Espagnols*, le *Harengelieth*, et l'admirable *Boomtjes*, orné de belles allées d'arbres le long de la Meuse, en font l'une des premières villes du monde.

Nous sommes tout étourdis au grandiose spectacle que nous avons sous les yeux, spectacle qui efface l'impression que nous avait faite Amsterdam. Les navires énormes, de toutes nations, portant les pavillons de tous les peuples de l'univers, circulent dans cette vaste cité, comme les fiacres dans nos rues de Paris et avec la même facilité. Et puis, les rues et les quais sont bordés de somptueux hôtels, de magnifiques maisons, et sur les canaux, dans les rues, le long des quais, partout, des matelots, des officiers de marine, des calfast, des gens de toutes les régions du globe, vont, viennent, s'agitent, crient, font faire place, et animent la ville, que c'est à en perdre la tête. C'est un mouvement et une vie qui révèlent la puissance commerciale et l'heureuse position au milieu des eaux de cette belle ville de Rotterdam.

Il y a deux parties très-distinctes dans Rotterdam : la ville intérieure, *Binnenstadt*, et la ville extérieure, *Bintestad*. Elles sont séparées l'une de l'autre par une rue fort longue, très-large et assez belle. Cette rue, la Rue-Haute, est placée sur le sommet d'une digue énorme qui sert d'épine dorsale à Rotterdam, et abrite *Binnenstad* contre les marées. La première ville a beaucoup de rues étroites et de maisons de chétive apparence, occupées par les artisans. C'est dans *Bintestad*, au contraire, que se trouvent les grands hôtels et les palais des riches négociants.

Rotterdam n'est pas une ville moderne, du reste. Elle a été fondée au XII^e siècle, et obtint ses droits de cité en 1272.

En 1480, elle fut prise par François de Brederode, qui la défendit long-temps contre l'empereur Maximilien.

Elle fut réduite en cendres en 1562.

Occupée par les Espagnols en 1570, elle ne fut délivrée qu'en 1572, et obtint, en 1586, une voix dans l'assemblée des États-Généraux.

Dès-lors, son commerce prit un développement toujours croissant.

Rotterdam est la patrie du peintre Van-der-Werff.

Elle a vu naître aussi le fameux Erasme, en 1467. Nous avons désiré connaître la maison de cet illustre savant. On nous a montré une petite bicoque, convertie en taverne, et sur la façade nous avons aperçue une statuette, avec cette inscription :

Hæc est parva domus magnus in quâ natus Erasmus.

Ensuite, sur la place du Marché, nous avons retrouvé son effigie en bronze, dressée sur un piédestal en marbre, entouré d'une balustrade en fer. Cette statue décore le grand pont de la Meuse : mais l'épithaphe suivante décore la statue :

DESIDERIO ERASMO

*magno scientiarum atque litteraturæ politoris vindici
et instauratori viro, seculi sui primario, civi omnium
prestantissimo, nominis immortalitatem scriptis consecraverunt*

S. P. Q. ROTTERDAMUS.

A Bâle, où mourut ce célèbre réformateur, en 1536, nous avons vu, l'année dernière, à notre retour de Suisse, le tombeau d'Erasme, en granit rose, simple pierre qui portait ce seul mot :

TERMINUS!

Vraiment, Madame, j'ai trouvé ce mot magnifique pour exprimer la mort. Seulement pour qu'on rappelle sans angoisses ce *terme de la vie*, faut-il n'avoir pas lutté contre Jésus le Sauveur, et ne s'être pas mis en révolte d'orgueil contre l'Évangile qu'il a donné aux hommes humbles et soumis !

Nous avons visité l'église cathédrale de St-Laurent, où reposent les héros de la marine hollandaise tués dans la guerre avec la France, de 1660 à 1674, de Wit, Kortenaar, Brakel, de Lief, Nes, Mooi, etc. Elle est dans le style gothique de l'époque de transition et remonte à 1472. Son grand orgue est fort remarquable. Du haut de la tour, qui est très-élevée, la vue est charmante.

L'église réformée a un magnifique clocher gothique du meilleur goût.

Non loin de la statue d'Erasme, nous remarquons un édifice d'extérieur assez modeste, qui forme un carré long et renferme une cour entourée d'une colonnade : c'est la Bourse.

Enfin, dans nos pérégrinations à travers la ville, nous tombons aussi dans le quartier des Juifs. Gardez-vous d'y entrer jamais, si vous venez à Rotterdam ; car, figurez-vous

la population la plus immonde, tellement immonde que, pendant que je parle à une femme pour lui acheter un petit coffret dont Emile a la fantaisie, je voir errer sur son visage, comme des cavaliers sur un Champ-de-Mars, toute une cavalcade de...

Je n'ose achever; mais, au moins, je puis dire qu'il n'y a qu'à Rotterdam, et chez les Juifs, qu'on puisse voir une pareille incurie!

Ce n'est guère le moment de parler de dîner... Mais l'histoire est là, et son inflexible rigidité me contraint à dire que nous passons du quartier des Juifs à la table d'un hôtel du quai de Boomtjes. Nous eussions même fait honneur au repas, si nous n'avions eu en face de nous deux espèces de Savoyards, faisant tache parmi les convives, dont l'un surtout mangeait avec tant de gloutonnerie, qu'il me rappela Sancho Pança aux noces de Gamaches, et Gargantua, le terrible ingurgiteur... C'était à en avoir des nausées...

Dordrecht, septembre 1835.

Je termine ma lettre à Dordrecht, où je vais la mettre à la poste, Madame.

Nous avons quitté Rotterdam, ce matin, sur un magnifique paquebot qui remonte la Meuse; en s'éloignant, il nous laisse admirer l'hémicycle immense que forment les quais de Rotterdam, surmontés des tours de l'église Saint-Laurent et de la nouvelle église. Une forêt de mâts couvre la rivière que sillonnent en tous sens des bâtiments de toutes formes et de toutes grandeurs.

Mais bientôt cette reine du commerce et de l'industrie s'efface lentement à l'horizon, et nous ne voyons plus que larges nappes d'eaux qui couvrent les plaines et les campagnes plates de la Hollande. Ici c'est le Rhin, là le Leck, et puis la Meuse, et puis des marécages.

Voici que l'on s'arrête. Notre paquebot fait escale à un embarcadère de chemin de fer. Des voyageurs montent.

C'est encore M. G.... qui se présente à nous; ce sont encore les Belges qui l'accompagnent et dont vous a parlé l'autre jour madame D...., je crois, Madame. Et puis d'autres Français sont réunis à eux, et nous voici sur le bateau néerlandais, formant un casino français, et parlant littérature, beaux-arts, industrie, voyages. Un Dijonnais surtout, vêtu comme Perette, « pantalon court et souliers blancs, » nous vante les charmes de sa villa; la légèreté qu'il met à franchir six kilomètres pour s'y rendre chaque jour, de Dijon; ses achats au fameux bazar de La Haye, où on lui a vendu cinquante francs une potiche de cent sous; et s'étend en longues apostrophes d'indignation sur l'orgue de Haarlem, qu'il a fait jouer, et sur la cruelle déception qu'il a payée 28 beaux francs. On passe

en revue la Hollande; on se conte les mille impressions que l'on a éprouvées; on fume, on prend le thé, on dîne. Enfin, Dordrecht nous apparaît.

Dordrecht, la ville la plus ancienne et la plus riche de la Hollande, au moyen-âge, se montre complètement isolée, sur la rive gauche de la *Merwede*, suite du *Waal*, suite du *Rhin*, qui se laisse ainsi débaptiser à la fin de son cours. Ce qui a causé cet isolement de Dordrecht, posée presque comme une île au milieu des eaux, c'est une terrible inondation qui eut lieu en 1421.

Cette ville fait dans le paysage un effet charmant. Ses clochers, une haute tour carrée, fort ancienne; ses murs antiques et les maisons, étrangement disposées, qui dentellent l'azur du ciel, impressionnent l'âme vivement. Avec cela, grand nombre de navires stationnent là aussi; car la rivière forme un bassin assez large pour donner entrée aux plus grands vaisseaux.

Dordrecht a joué un grand rôle dans l'Histoire de la Hollande.

En 1572, la première assemblée des Etats libres de la Hollande se tint dans ses murs, et proclama la république des Provinces-Unies des Pays Bas.

Cent ans plus tard, Guillaume III, prince d'Orange, y fut nommé stathouder à vie, de la Hollande.

Enfin, en 1618 et en 1619, le célèbre synode protestant y tint ses assises, dans le but de terminer le différend entre la secte des Arméniens et des Gomaristes, et pour jeter les bases de l'Eglise protestante de Hollande.

Nous passerons une nuit à Dordrecht, et nous disons adieu à nos Français et aux Belges, avec l'espoir de nous rencontrer encore. Mais, comme la nuit est loin d'être venue, nous profitons de la dernière soirée que nous passerons sur la terre de Hollande, pour monter sur la vieille tour carrée.

La vue en est splendide, surtout aux derniers feux du soleil. Nous avons devant nous un petit bras de la Meuse, appelé *Spanjardsliep*. Puis, au loin, partout, l'eau, l'eau de la Meuse, l'eau de la *Merwede*, l'eau du *Baes-Boseh*, l'eau de la Mer du Nord, à l'horizon; et puis, sur le sol beaucoup plus rare, toujours la belle verdure, toujours les beaux troupeaux de bétail, toujours une riche et calme nature.

Le ciel est si pur, l'air si doux, l'horizon si net, qu'il me semble voir, dans le Brabant septentrional, à notre gauche, le vieux et le nouveau château de *Breda*, la puissante forteresse de cette ville, la flèche de son église. Je désigne même, plus au sud-ouest, des tours et des clochers, comme appartenant à *Bergen-op-Zoom*; plus à l'ouest encore, je signale le magnifique Hôtel-de-Ville bâti par Charles le Téméraire, à *Middelburg*, en 1468; et enfin les bastions et les remparts de la ville maritime et militaire de *Flessingue*.

Mais la nuit vient: les ombres se forment; les étoiles s'allument aux cieux. Nous allons

nous enfermer dans notre hôtel de Belle-Vue, et mettre nos malles en état de passer demain sous les yeux de la douane belge.

Car nous nous endormirons en Hollande ce soir; mais nous nous réveillerons en Belgique demain.

Je termine, Madame; et, pour vous donner l'espérance de recevoir bientôt une lettre de votre amie, je vous dirai que, grâce à nos repos fréquents, elle jouit maintenant, ainsi que son fils, d'une santé très-prospère.

Agréez, je vous prie, l'expression des sentiments distingués avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre humble et respectueux serviteur,

DORY.



